Document generated on 05/08/2025 7:07 p.m.

Liaison

Ginette Legaré
Arts visuels

Jean Fugère

Number 63, September 1991

Mon Toronto

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42470ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fugère, J. (1991). Ginette Legaré : arts visuels. *Liaison*, (63), 24–25.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GINETTE LeGARÉ

33 ANS, QUÉBÉCOISE D'ORIGINE, ARTISTE EN ARTS VISUELS. SON TRAVAIL, QUI S'ARTICULE AUTOUR DE L'OBJET, SE VEUT UNE RÉFLEXION SUR *L'ACTE DE REPRÉSENTATION, SES ÉDIFICATIONS, SES IMAGES*. A EXPOSÉ AUSSI EN FRANCE ET AUX PAYS-BAS.

Ça va faire bientôt huit ans. Au départ, j'étais venue faire ma maîtrise. Pour étudier dans un environnement différent de la ville de Québec où j'avais fait mon baccalauréat. Question aussi de plonger dans une autre culture, d'où Toronto plutôt que Montréal. Plonger dans une autre culture, c'était non seulement apprendre une autre langue mais me mettre en situation de découverte. De la même façon que mon art est une découverte ou que j'essaie, disons, de le vivre constamment en état de découverte.

Pourquoi je suis restée? Pourquoi je reste? Là, après huit ans, j'ai cessé de me demander si j'étais de passage. Mon choix est fait, je reste. Pendant toutes ces années, il y a finalement des greffes qui se sont faites et j'ai développé un besoin vital de cette perméabilité, de cette liberté dans la pensée que créent les différentes cultures que je côtoie ici. D'ailleurs, avec l'architecture, c'est la présence des différents groupes ethniques et le relief qu'ils donnent au milieu anglophone qui me fascine le plus à Toronto.

Toronto est présente dans mon travail car ma pratique est vernaculaire. J'utilise des objets ou des matériaux que je trouve et que je ramasse régulièrement. Des éléments qui sont souvent jetés, mis de côté, hors d'usage et qui révèlent beaucoup d'un mouvement, des changements de la ville. De son développement idéologique, technologique et industriel. Finalement, je travaille à même le tissu urbain : je me retrouve un peu comme une anthropologue. À travers tous ces objets, je développe des idées et des positions non seulement esthétiques mais aussi philosophiques et sociales.

Pour moi, l'avantage qu'il y a comme artiste à vivre ici se compare un peu à l'avantage qu'apporte l'apprentissage ou la maîtrise d'une autre langue : une dimension de remise en question. Il se trouve que j'ai réussi non pas à faire un compromis entre les deux langues mais à les engager dialectiquement et à travers cela à développer une curiosité envers leur système de valeurs respectif. Ce qui n'est pas le cas de Toronto, à mon avis. Toronto est une ville plutôt insulaire qui éprouve de la difficulté à se percevoir dans un pays, en relation avec d'autres villes; elle se voit comme le début et la fin de quelque chose. Un monde en soi. Je veux dire qu'elle est tellement occupée à se justifier elle-même qu'elle est incapable de se remettre en question devant la différence, de dialoguer avec des villes ou des esthétiques différentes.

L'art visuel qui se fait à Toronto est très différent de ce qui se fait au Québec. Ce sont des champs de pensée divergents. Au risque de simplifier et bien qu'il y ait maintes exceptions, le Québec est surtout tourné vers l'Europe. Ici c'est plus vers New York ou les États-Unis. Je dirais même que les idéologies sont presque opposées. À Toronto, on trouve des idéologies

militantes, des positions sociales fortes : féminisme, groupes marginaux, environnement, etc., tandis que l'art québécois semble être beaucoup plus une recherche esthétique qui tente de circonscrire le personnel et ses rapports complexes ou obscurs avec l'histoire ou le social. C'est une question d'approche. Au Québec, les artistes opèrent beaucoup dans le domaine de l'indicible alors qu'à Toronto on reste beaucoup plus près des structures politiques ou du langage.

Au fond, ce sont peut-être des vestiges de l'ère victorienne, dans la mesure où les anglophones ont plus de facilité à aborder des problèmes qui sont en-dehors d'eux-mêmes. D'ailleurs, ce que je réalise, en vivant en milieu anglophone, c'est que le francophone est en mesure de vivre *en lui ou en elle* des tensions, des contradictions, d'accepter que ce soit là une dynamique humaine. Tandis que l'anglophone — et ici je généralise toujours — même s'il va avoir tendance à identifier ces problèmes à l'extérieur de lui-même, va moins bien reconnaître la coexistence de ces forces-là en lui.

C'est une ville qui est très dynamique sur le plan artistique. Et j'aime bien être constamment exposée aux propositions artistiques des autres artistes. Être constamment relancée dans mes idées, dans mes positions, dans le développement de ma pratique. Par exemple, en architecture, j'observe beaucoup le centre-ville, comment il se développe. Comment un architecte répond à un autre, une institution à une autre. De toute évidence, la scène artistique à Toronto est extrêmement compétitive. De nombreux artistes, de différentes cultures et provenances, sont en compétition non seulement pour des projets ou des expositions, mais pour des subventions. D'une part c'est stimulant mais d'autre part on réalise qu'il faut développer des motivations plus profondes que cette compétition si on veut s'épanouir artistiquement. De la même façon, j'ai l'impression que la question de la culture, de l'identité ou de l'appartenance à un groupe est une question subsidiaire. C'est vraiment au niveau de la qualité du travail, de la persistance dans le travail que ça se joue.

Difficile à définir, mais disons que ce qui m'intéresse dans la démarche que je fais, c'est que d'œuvre en œuvre ce ne sont pas uniquement les réponses qui changent mais aussi les questions. Autrement dit, ce que je développe par rapport à mon milieu ce n'est pas un état de contrôle mais un état de conscience.

En arts visuels particulièrement, j'ai l'impression que la question de la culture, de l'identité ou de l'appartenance à un groupe ou à un autre se situe après ce phénomène-là. C'est vraiment au niveau de la qualité du travail, de la persistance dans le travail que ça se passe.

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE DIRE

Mes trois ★★★

Cathy Jonasson, conservatrice en cinéma au Musée des beaux-arts de l'Ontario, pour la qualité soutenue et la largesse d'esprit de sa programmation.

Tom Dean, pour ses sculptures, ses installations et la façon diversifiée avec laquelle il se manifeste.

Parallélogramme, le magazine bilingue qui fonctionne! Parce qu'il donne la programmation des centres d'artistes autogérés à travers le pays et qu'il propose un discours éditorial ainsi que des articles intéressants.

Si Toronto était...

Un matériau? Les tuiles d'ardoise parce que c'est un matériau qui ressemble aux Torontois : dense, froid et fragile.

Une femme? Elle aurait un problème de personnalités multiples, ce qui ne la rendrait pourtant pas moins attrayante.

Une fleur? Celle du magnolia : spectaculaire mais éphémère.

Où j'aime aller...

Le réseau de galeries parallèles que je visite régulièrement.

La librairie Pages, sur Queen, pour ses bouquins et toutes ses revues en art visuel.

La rue Baldwin, pour l'atmosphère.

POUR LA DÉCOUVERTE, LA RENCONTRE ET LES TROUVAILLES : ROUND-UP. UNE FOIS L'AN, PLUS DE 300 ARTISTES EN ARTS VISUELS OUVRENT LES PORTES DE LEURS LOGEMENTS ET DE LEURS STUDIOS.

ART AT 80, AU 80 SPADINA, C'EST VINGT-QUATRE GALERIES D'ART SOUS UN MÊME TOIT. IMBATTABLE, QUAND ON A L'HUMEUR SUPERMARCHÉ.

QUELLE EST LA COULEUR DE LA VILLE? IL Y A LE BLEU DES BLUE JAYS, DES MAPLE LEAFS, DES ARGONAUTS, ET BIEN SÛR LE BLEU DU LAC.